

RTP 585p

PAUL DESJARDINS



IDÉE D'UNE ÉCOLE

PARIS

A L' « UNION POUR LA VÉRITÉ »

MCMXIII

585p

RTP

Bibliothèque Maison de l'Orient



129563

à la mémoire de Jules Lagneau,
cette réalisation, telle quelle, de sa pensée; —
à la mémoire de M^{lle} Marie-Thérèse Allégret,
cette réalisation, telle quelle, de son désir.

P. D.

à mon illustre camarade
Salomon Reinach,
avec l'espoir qu'il lira
et l'espoir, encore, qu'il approuvera,
qu'il aidera peut-être
Paul Derjandine

PAUL DESJARDINS



IDÉE D'UNE ÉCOLE

PARIS
A L' « UNION POUR LA VÉRITÉ »

MCMXIII

IDÉE D'UNE ÉCOLE

1. Nous proposons ici l'idée d'une *École* nouvelle. Dans cette *École*, des jeunes gens préparés diversement, mais choisis, viendront s'exercer à raisonner leur travail propre, en le poursuivant d'ailleurs ; ils tâcheront encore de pénétrer le sens du travail des autres, de manière à se convaincre qu'il y a une œuvre commune, à laquelle il faut consentir. En chacun d'eux on essaiera donc, la nature aidant, de former un travailleur capable de se comprendre et de se dépasser ; un citoyen qui se verra coopérer à la vie de la nation, et qui le voudra bien ; une personne.

Ainsi cette École, loin de se présenter comme une École spéciale, sera, pour l'individu aussi bien que pour la Société, un moyen de se rejoindre à travers la spécialisation, de se concentrer, de se simplifier, ou, pour dire le mot vrai, de *s'humaniser*.

Nous l'appellerons une *École de commune culture*.

Pourquoi l'entreprendre ?

2. Cette idée, nous n'en sommes point partis, chacun de nous ayant sa carrière tracée autrement, mais tout nous y a ramenés.

A chaque difficulté dont la vie publique d'une démocratie est obstruée, — accorder la cohésion du groupe, qui est nécessaire, avec la liberté des membres, qui est de droit; multiplier les soldats dans un pays à main-d'œuvre raréfiée et y faire consentir les soldats-citoyens eux-mêmes; endiguer le budget des dépenses; asseoir justement, libéralement et pratiquement l'impôt; établir une représentation nationale où les intérêts particuliers cèdent le pas à l'intérêt général; définir les droits des ouvriers associés, les protéger sans les assujettir ni leur obéir; réaliser l'éga-

lité civile et politique des sexes sans défaire ni la famille ni l'État; procurer aux colonies l'émancipation graduelle des indigènes sans compromettre la colonisation; déterminer un efficace enseignement d'État dans une nation qui n'est plus unanime; faire que la religion reste affaire privée, mais que les Églises ne soient pas entravées et n'entravent pas la société laïque; réprimer l'alcoolisme, la débauche, le jeu; restreindre le luxe; faire remonter la natalité, etc...; de chaque difficulté particulière on en revient, bon gré, mal gré, à l'urgence de rectifier les volontés, on en revient à l'éducation.

Pour cet équilibre délicat qu'est la justice, il faut des hommes qui en aient le désir, qui encore en aperçoivent les conditions multiples, qui enfin prennent sur eux d'en accomplir leur part; des hommes au regard large et distinct qui saisissent au loin la répercussion de leurs actes et qui les jugent; des généreux qui soient aussi des raisonnables. Se dévouer sera toujours nécessaire, mais le dévouement par enthousiasme est hasardeux; il faut davantage: la possession de soi et l'ordre, c'est-à-dire, en chaque citoyen, une discipline spontanée, — cela même qu'on appelle « la liberté ». Il faut

davantage encore : la force saine de sortir des mots, d'aller aux choses et de les voir, avec leur difficulté, de découvrir les hommes tels qu'ils sont, avec leur lenteur et leurs peines, et de ne plus les perdre de vue. Autant de motifs qu'on aurait constamment d'entreprendre une *École de commune culture*.

Mais pour les Français, en 1913, ces motifs sont pressants. La tâche de sauver la nation française n'est pas dévolue aux seuls militaires; elle est confiée à la nation elle-même, et à chaque Français.

3. Utile, comme on voit, à la chose publique, une *École de commune culture* est encore réclamée par l'intérêt des métiers, des familles, et aussi de l'individu.

A première vue, on tiendra pour trop désintéressé, et de luxe, un apprentissage qui ne procure pas à l'individu, directement, un gagne-pain. Mais ce calcul est faux. Alors qu'un progrès soudain des sciences peut demain révolutionner l'industrie et faire mettre au rancart les outils excellents d'aujourd'hui, c'est une imprudence que de donner à un jeune homme une excellence d'outil, uniquement adapté à une fin prévue, sans y ajouter, pour faire face à l'im-

prévu, une valeur d'homme. Dans le grand commerce, dans la banque, les méthodes changent sous nos yeux : une seule chose subsiste, qui est au départ de tout, l'initiative réfléchie de l'homme. Pareille transformation d'une technique, pareille obligation d'inventer s'impose encore à l'agriculteur moderne, à l'ingénieur dans ses divers emplois, dont quelques-uns se créent, au savant de laboratoire, au médecin, au magistrat, au professeur à tous les degrés, à l'ouvrier d'art, etc. Même dans le train ordinaire, l'agent considérable et dont on peut dire vraiment qu'il agit, est celui qui se place au point de raccordement, à la commande et au nœud de plusieurs techniques. Ceux-là seuls sortent du rang, sortent de servitude, qui sont reconnus capables de coordonner, de comparer, de se poser des problèmes. Les chefs d'entreprise les recherchent et se plaignent qu'il y en ait disette.

Certains, en réfléchissant à ce manque d'intelligences originales, ont imaginé que pour obtenir un maître de forges suffisant, il fallait l'avoir trempé jeune dans les humanités latines, simple retour au passé, conclusion trop prompte d'une remarque vraie, — à savoir que l'intelligence profite à s'être essayée dans plusieurs emplois,

et qu'ainsi il est bon de l'acheminer très indirectement à la tâche qu'on lui destine.

L'intelligence y profite en effet de n'être plus un mécanisme, de se rendre libre. Et, en ce sens-là, il faut vouloir toujours, pour un jeune homme, une éducation *libérale*, ou plutôt *libératrice*, gain de force, source de fierté et de joie pour qui se l'est donnée. Voilà des motifs encore d'entreprendre une *École de commune culture*.

4. Cependant les jeunes gens ne ressentent guère le besoin qu'ils en ont. Bloqués, non par leur faute, mais par un effet de la concurrence, dans une préparation spéciale d'autant plus intense que, mieux doués, ils peuvent prétendre davantage, tout leur persuade qu'ils font sagement en ne voyant qu'une issue tout étroite et toute proche, et les meilleurs d'entre eux sont ceux qui s'y poussent le plus ferme. Ils laissent passer ainsi l'âge des résolutions, atteignent celui des regrets ; vers trente ans, plus rien ne leur restant de leur labeur qu'un titre vide et une fatigue, l'expérience commençant de venir, ils découvrent que leur sagesse était courte. Les plus clairvoyants réclament alors cet apprentissage concret de l'intelligence qu'il leur aurait

fallu : une telle réclamation de plusieurs est à l'origine du projet ici exposé.

C'est pourquoi il revient aux conseillers de ces jeunes gens, à leurs chefs, à leurs maîtres, à leurs père et mère, d'anticiper sur cette expérience, et d'apercevoir l'avenir au travers du présent. On ne demande pas à la machine elle-même si la mécanisation est un mal ; c'est à ceux qui conduisent de le savoir.

La réalisation de l'*École de commune culture* dépend donc de ceci, qu'un nombre suffisant de parents, de tuteurs, de chefs auront déchiffré clairement les leçons contenues dans leur propre expérience et qu'ils auront eu le courage de les traduire en actes.

Le courage qu'il faut est grand ; résister au torrent de la spécialisation mercenaire ; réserver coûte que coûte à son fils un champ d'exercice pour la pensée, si d'ailleurs on n'a point d'aisance, si l'on est pauvre ; faire patienter l'ambition, cela suppose dans un père du bon sens, du sens froid, une échelle des valeurs bien assise, avec une certaine expérience ou un certain respect de la vie de l'esprit.

Qu'il se rencontre assez d'hommes capables

de cette vertu et qu'ils veuillent bien s'associer : l'*École de commune culture* pourra naître.

A quoi la rattacher ?

5. Par rapport à la Société vivante, au service de qui on la met, cette École ne sera pas un petit organisme clos, complet, étranger ; elle en sera un organe, vivant aussi : l'organe essentiel où cette Société vivante et mourante ramasse et rend assimilables son acquis, son vouloir, son esprit, afin de les transmettre ; où elle se donne à juger, afin qu'on en sauve ce qui le vaut.

Cependant on ne comprend l'organe que par le corps. On n'a donc pu concevoir notre École sans définir du même coup sa fonction dans la Société.

Mais cette fonction se définit de deux façons, suivant que l'on considère la société qui est, ou bien une société à venir, où l'on tend. Aussi bien dans l'ancienne Sparte que dans la France d'aujourd'hui, une *École de commune culture* (de quelque nom qu'on l'appelle) est tantôt conçue comme un *conservatoire* que fonde, afin de se perpétuer, la société qui est, tantôt comme un *laboratoire* ou une *pépinière* que fait mar-

cher devant, afin de préparer ses hommes, une société qui essaye d'être.

L'École en question est l'un et l'autre.

En même temps, elle est destinée, par un groupe d'amis qui ont reconnu leur accord, à faire que leur libre société se continue, et qu'au moment où la vie se retire d'eux et passe à leurs enfants, ils puissent résumer pour ceux-ci ce qu'ils savent et ce qu'ils ont voulu ; et elle est destinée aussi, dans leur espoir, à préparer, de loin, une réforme et une renaissance de la Société, au sens large, en fournissant à celle-ci quelques recrues de bonne trempe. Cette École sera donc à la fois un *conservatoire de tradition*, pour le petit noyau de citoyens qui l'aura fondé, et une *pépinière d'essai*, pour la Société meilleure, que ceux-ci appellent.

6. S'ils ont trouvé obligatoire de se mettre en avant, c'est qu'ils s'étaient rendu compte que l'œuvre nécessaire, bien que d'utilité générale s'il en fut, ne pouvait être assumée par l'État. L'État ne peut s'en charger quant à présent, cela est manifeste, même si ceux qui ont délégué de l'État avaient conçu cette École et la voulaient. Mais sans doute l'État moderne ne pourra plus se charger, jamais, d'une telle entreprise.

Il revient donc à une *Association libre* de reprendre à son compte le projet. Une Association privée n'use ni de contrainte ni de prestige. Elle soumet ses idées à la libre concurrence des idées. Elle ne prétend nullement parler au nom de tous. Elle se donne sans détour pour ce qu'elle est. La porte en est ouverte à la sortie comme à l'entrée. C'est pourquoi elle n'est pas obligée au compromis, à la réticence, à l'inefficacité. Elle peut se permettre là où il faut ce parti pris simple, cette option résolue, par où l'homme se pose, sort du troupeau, et crée des valeurs nouvelles.

Or, l'objet qu'une *École de commune culture* poursuit, c'est précisément cette intégrité de l'homme. Elle ne peut donc être qu'une *École libre*.

7. La petite et faible Association ⁽¹⁾ qui ose prendre cette initiative (en espérant d'être suivie par d'autres), peut sommairement se caractériser ainsi :

Ce sont quelques citoyens, pour la plupart bourgeois de condition, sinon d'esprit ; pour

(1) *L'Union pour la vérité*, association déclarée, dont le siège est 21, rue Visconti, Paris, VI^e.

une proportion assez forte professeurs au service de l'État et le servant honnêtement, mais indépendants d'humeur et de courage ; avec très peu ou point de fortune et nul appétit de fortune ; Français de naissance, mais aussi de cœur et de résolution, sans hostilité contre les étrangers, sauf le respect du droit des peuples ; républicains, ou essayant de l'être, car ils entendent sous ce mot, non quelque chose d'aussi banal qu'une opinion politique, mais toute une discipline de vie assez difficile ; trop exigeants en fait de justice pour se trouver à l'aise dans la société actuelle, résolus par conséquent à poursuivre l'avènement d'un droit plus exact, plus égalitaire, mais sans faire bon marché de la coutume et du long effort des aïeux ; persuadés que la religion est chose d'expérience intime, libre par essence, qu'ainsi la sécularisation de la société politique est un fait déterminé par toute l'histoire et acquis définitivement ; tenant du reste que la vie de l'esprit est la vie au sens plein, la vie vraie, par rapport à laquelle toutes les valeurs se comptent, et dont les religions spiritualistes sont des moyens ou des figures ; mais, dans l'ordre de la croyance, prenant leur raison pour juge,

comme étant encore le parti le plus sûr ; estimant que la fierté, la prudence et la simple probité les obligent à garder toujours l'autonomie de leur jugement ; enfin ne mettant aucun intérêt au-dessus de la vérité, laquelle ils ne croient point détenir, mais où constamment ils aspirent.

Étant ce que nous venons de dire et n'en faisant nul mystère, ces quelques citoyens s'associent pour donner à leurs enfants d'abord, puis aux enfants de ceux qui ont des besoins d'esprit semblables, une éducation aussi forte qu'il se pourra, — éducation qu'il ne leur a pas été possible de rencontrer telle qu'ils la voulaient, à moins de s'en charger eux-mêmes.

Par où commencer ?

8. Commencer tout de suite, sans phrases et sans frais ; — commencer où nous sommes et à notre niveau, pour nous et ceux qui s'avoueront nos proches ; — commencer sur un point et là faire pour le mieux, quelque chose de petit, mais de pur. — Voilà trois recommandations que se font au départ les auteurs du projet d'École. On écarte donc les vastes plans qui

devraient être promulgués par l'État, exécutés par voie administrative ; on renonce à changer la face du pays ; de si grands desseins se terminent à des vœux : nous voudrions passer à l'acte et fournir notre preuve.

Pour la fournir plus sûrement, nous avançons pas à pas, suivant les besoins et suivant les ressources. Cette prudence a deux avantages : en premier lieu elle évite à l'entreprise de s'alourdir tout de suite de gros intérêts, de s'empêtrer dans la matière ; en second lieu elle la préserve de s'abaisser par la recherche d'un accord approximatif avec un public large et divers : on doit, lorsqu'on entreprend, ne chercher l'accord qu'avec soi-même et avec les faits. Nous ne demandons pas au public de nous apprendre ce que nous voulons. L'expérience montre d'ailleurs que ceux qui savent ce qu'ils veulent et l'accomplissent sans dévier ne restent pas sans compagnons, surtout si l'on voit qu'ils s'appuient à l'expérience. Ainsi c'est une erreur dont il faut se garder que de collectionner les desiderata signalés de toutes parts dans les écoles antérieures et de s'appliquer à combler l'un, puis l'autre, et de former enfin son école comme un agglomérat de réformes sages. Sans

doute une école qu'on tente est une critique des écoles qui existent ; mais il vaut mieux y procéder d'une autre façon ; il vaut mieux partir de l'idée simple qu'un bon esprit, en y réfléchissant bien, aura osé tirer des faits qu'on voit, et la pousser à bout.

Nous ne visons donc pas une extension grande et immédiate. Celle-ci n'est pas probable, ni du reste désirable. Qu'on ait cinquante élèves pour la première année, on sera plus que content. S'il s'en présentait beaucoup davantage, on ferait attendre le surplus, ou plutôt on ferait un choix plus rigoureux ; on veillerait à ne prendre personne qui devint un poids mort. Nous prétendons qu'être membre de notre École soit tout de suite un honneur, et plus tard un titre.

9. Mais il faut écarter une équivoque. A prévoir que l'École aura peu d'élèves et à déclarer qu'on s'en contente, on ne met pas la moindre vanité, on n'y apporte aucun préjugé aristocratique. Il apparaît assez que les auteurs d'un tel projet se tiennent eux-mêmes pour des hommes du peuple et qu'ils entendent travailler pour la généralité du peuple. S'ils croient ne pouvoir le faire que petitement et indirecte-

ment, parce que la nature des choses y oblige, ils espèrent néanmoins que leur essai fournira à l'enseignement public et normal une expérience à consulter, peut-être un modèle. Ainsi leur vue et leurs vœux s'étendent bien au delà du champ étroit où ils bornent aujourd'hui leur labeur.

Les règles qui seront suivies pour l'admission à l'École achèveront de dissiper le malentendu. On verra que nul n'est exclu pour ne pouvoir acquitter les frais modiques de scolarité, que nul n'est exclu pour n'être pas muni de ce bagage classique qui suppose une enfance dotée de longs loisirs. Le sot dédain de ceux qui ont oublié le latin pour ceux qui ne l'ont point appris ne se sentira nulle part. Les élèves de l'enseignement primaire ou professionnel seront, de même que les jeunes filles, mis sur un pied d'égalité parfaite avec les gradués en lettres anciennes. Dans l'École même, qui doit être vraiment de *commune culture*, pas un mot ne sera dit que ne puisse complètement saisir, en s'y appliquant, un jeune homme ou une jeune fille ne sachant nulle langue autre que son commun français, ne possédant nul acquis autre que sa commune raison.

Enfin l'objet de l'École, qui est de dégager l'homme, implique naturellement qu'on y développera cette force et cette valeur d'homme qui se déploie en quelque condition que ce soit, sans avoir besoin d'être juchée, ni d'assujettir ou d'exploiter les autres. On se gardera donc du danger, nettement aperçu, de faire, par une éducation prétentieuse, des transfuges ou des déclassés. Quant à l'ambition d'« arriver » et d'être « un chef » ; quant à la présomption d'en avoir en soi l'étoffe, il n'y a pas grand mérite à l'inoculer à un jeune homme ; il y en aurait davantage à l'en guérir. Faire un homme qui soit égal à toute circonstance, partout à sa place, sachant la remplir, sachant s'y tenir, voilà la difficulté et voilà l'œuvre. L'École qui se l'assigne n'est sans doute pas une entreprise d'aristocrates contre l'égalité.

Qui peut entrer à l'École ?

10. Les conditions d'admission à l'École de commune culture sont les suivantes :

Remettant à plus tard la tâche de former nos élèves dès l'enfance et de préparer de loin, par le perfectionnement du jeune sauvage, l'homme

civilisé, nous allons au plus pressé, et c'est aux jeunes gens déjà capables d'autonomie que nous ouvrons notre École. Il est donc convenu qu'il faudra avoir *seize ans* au moment de se présenter. Il n'y a pas de limite d'âge supérieure. La durée prévue des études étant de *quatre années*, les plus jeunes parmi les élèves pourront continuer l'École de seize à vingt ans.

Les jeunes filles seront admises aux mêmes conditions que les jeunes hommes. Elles seront confiées à des *conductrices d'études*, comme les jeunes hommes le seront à des *conducteurs d'études*. Cependant, la proportion des filles n'excédera pas le quart ou le tiers du nombre total des élèves.

Bien que l'École soit destinée en principe aux jeunes Français, des étrangers pourront y être admis aux mêmes conditions (et dans une proportion toujours assez réduite), afin de fournir aux Français une occasion de se critiquer eux-mêmes et d'élargir leur vue, et aussi parce que l'*internationalité* est une forme qui s'impose désormais à l'activité de toute nation civilisée.

La demande d'admission sera présentée à la fois par les parents de l'élève et par l'élève lui-même.

Aucun diplôme, aucun certificat ne sera exigé à l'entrée. Des références seulement seront demandées, de façon officieuse, sur la valeur d'intelligence et de caractère du candidat, c'est-à-dire sur les marques qu'il en a déjà données. Sauf cette réserve, les cinquante premiers inscrits seront admis, du moins provisoirement. Après qu'on les aura essayés neuf semaines, les conducteurs d'études rassemblés, avec les directeurs, prononceront en toute franchise si l'intérêt de l'École et celui des jeunes gens eux-mêmes conseillent de les agréger définitivement à l'École. A ce moment, ceux pour qui la réponse sera favorable en deviendront membres. Les autres seront remplacés.

11. Étant posé en principe qu'une « commune culture » ne serait qu'un ouï-dire, un jeu irréel, si elle n'était soutenue, vérifiée et vivifiée par cet essai concret des choses, des hommes et de soi-même que l'on ne fait qu'en maniant les outils d'un métier, d'un art ou d'une science, on réclamera des élèves de la future École qu'ils s'appliquent d'abord à un certain apprentissage professionnel, avec l'intention sérieuse de s'y rendre maîtres. Tous les métiers sont accueillis dans l'École et traités comme équivalents; mais

il faut en avoir un. Les oisifs amateurs n'ont pas de place dans notre École, comme ils n'ont pas de place, en droit, dans une Société qui ne subsiste que par un immense effort.

Qu'il y aura deux degrés dans l'École : le Cercle et l'École au sens exact.

12. Deux cas sont à prévoir : ou bien [l'élève poursuit d'autre part son apprentissage professionnel, ne demandant à l'École que cette coordination et cette compréhension qu'est « la commune culture », ou bien il est confié uniquement et complètement à l'École, pour qu'il y mène de front la culture commune et un apprentissage particulier, les deux combinés ensemble, harmonisés, fondus. Dans le premier cas, il s'agit d'un *Cercle inter-scolaire* : dans le second cas, d'une *École*, au sens plein du mot.

La réalisation devant se faire par degrés, le *Cercle*, qui est l'œuvre liminaire, sera seul entrepris d'abord. Diverses *Sections professionnelles* s'y ajouteront à mesure qu'il y aura des demandes, le *Cercle* demeurant toujours, comme le centre ou le foyer où débouchent toutes les avenues de la petite cité studieuse.

Il faut aller trouver les futurs élèves où ils sont, chacun à son atelier ou à son école spéciale, et leur offrir, pour commencer, un simple rendez-vous. C'est le Cercle. Là on les connaît, on les éprouvera ; on pourra composer peu à peu pour l'École souhaitée, ce qui importe plus à la réussite que tous les programmes, un personnel exquis, aussi bien un personnel d'étudiants que de maîtres.

Que sera d'abord le Cercle, et qu'y fera-t-on ?

13. L'École, considérée d'abord comme *Cercle inter-scolaire*, comporte *quatre années* d'études.

Chaque année est composée de *trente-six semaines* de travail effectif, les semaines de vacance n'étant pas comptées.

Ces trente-six semaines sont partagées en *quatre quartiers*, chacun de *neuf semaines* de travail effectif. Chaque quartier est suivi d'une dixième semaine où l'on se repose.

Le *quartier* de neuf semaines est l'unité de scolarité ; il n'y aura pas engagement pour moins ni pour plus d'un quartier. Les études continuées pendant un quartier devront donc former un tout qui logiquement se suffira.

Chaque année formera aussi un ensemble, de sorte qu'il ne sera pas nécessaire, en abordant l'une ou bien l'autre année, d'avoir suivi les années précédentes.

Chaque semaine, les exercices du *Cercle* de « commune culture » se composent : 1° d'une *consultation actuelle* d'une heure et demie ; 2° d'une *recherche historique et critique* d'une heure et demie ; 3° d'une *conversation-promenade*, guidée par un *conducteur d'études*, durant environ quatre heures.

Au total : sept heures par semaine, soit une moyenne d'une heure par jour affectée à la *culture commune*.

Que seront les « consultations », et qu'y fera-t-on ?

14. Nous tenons pour le premier article de notre programme de *commune culture* de donner aux jeunes gens qui se fieront à nous une vue claire, scientifique, pénétrante, de ce qu'est, de ce qu'élabore, de ce que souffre, de ce que pense et veut ce peuple dont ils sont membres ; bref de donner à leur égoïsme, si l'on peut dire, un sévère bain de réalité.

Mais la spécialisation de la fonction enseignante est une abstraction qui éloigne du réel. C'est pourquoi le professeur professant ne régnera pas à l'École. On tâchera d'y procurer aux élèves, non l'audition de discoureurs, mais une rencontre, un contact appuyé avec tel ou tel qui, en sa partie, a l'expérience directe. Tel est l'objet des *Consultations*.

Une fois chaque semaine, pendant une heure et demie, on abordera, s'il se peut, sur son champ ou son chantier, dans son laboratoire, l'homme à consulter, et les élèves seront exercés à le consulter eux-mêmes intelligemment, à l'écouter, à l'observer, à s'étonner de sa manière d'être et de faire, puis à la comprendre : ainsi leur petite expérience pourra s'aboucher à la sienne.

Par le soin des *Conducteurs d'études*, dont la charge est de ramener toujours les esprits au centre, ces *Consultations* seront préservées de devenir un défilé incohérent d'images. Rattachées entre elles, chacune sera dominée par « une pensée de derrière », qui se rapporte toujours à la justice ; car, si l'École n'a pas de dogmatisme, elle a son point de vue et ses principes. Pratiquées de la sorte, les *Consulta-*

lions ne seront pas pour l'esprit une dispersion et un trouble, mais un aliment.

15. Pendant les quatre années d'études, on veut que ces *Consultations* servent à explorer, en quelques coups de sonde jetés aussi à fond qu'on le pourra, la Société actuelle.

Pour la première année : la *vie matérielle*, le *travail producteur*.

Il faut que tout élève de l'École ait visité une mine de houille, qu'il y soit descendu, qu'il ait vu au travail les diverses catégories d'ouvriers ; il faut qu'il ait visité encore soit une filature et un tissage ; soit une grande usine, ou métallurgique ou productrice d'électricité, soit une verrerie, et qu'il y ait observé, non seulement des hommes travaillant, mais la synthèse de leur effort, *l'entreprise*, trait essentiel aux sociétés modernes, par laquelle tous les éléments de la production sont rassemblés dans une seule main ou quelques mains associées, en vue du profit, et qu'il y ait remarqué la sélection du personnel, le perfectionnement de l'outillage-machines, la comptabilité-matières, le *taylorisme*, etc., avec les problèmes qui s'y trouvent impliqués. Il faut que tout élève ait fait deux courts séjours à la campagne, au

printemps et en été, qu'il y ait pris part aux travaux d'aménagement du sol et de la récolte, moins pour en acquérir l'expérience que pour être, sur place, en contact et en intelligence avec ceux qui y consomment leur vie ; qu'il ait regardé là une exploitation agricole, combinaison ingénieuse des éléments sous une direction réfléchie et prévoyante des pertes. Tout l'amène à se rendre compte de l'importance croissante des transports, circulation de vie ; il considérera donc ce qu'est, dans l'ensemble du travail, une grande entreprise de chemins de fer ou de navigation. On ne le laissera pas méconnaître l'office essentiel de l'argent, monnaie et crédit, on lui donnera idée du travail de la banque, sans lequel tout serait paralysé. Bref, il aura enfoncé son regard dans les substructions de la Société, où s'élabore sa vie matérielle, où se fait le commun ménage.

Cependant il faut se garder d'en produire une vue panoramique, une encyclopédie nécessairement verbale. On aura vu seulement certaines petites choses, mais dans leurs rapports exacts. Surtout on assouplira la pensée des élèves à saisir tantôt un rapport tantôt un autre, et à grouper diversement ce qu'ils

auront observé. S'étant exercés à voir, à dessiner, à photographier, non l'accident futile, mais le fait documentaire, de mieux en mieux démêlé, qu'ils s'essayent à construire ces faits, — tantôt suivant les lieux, recherchant par exemple de quelles façons la grande ville qu'ils habitent est tributaire de la campagne, dans une aire toujours élargie ; — tantôt suivant l'enchaînement de la production, passant par exemple du lin au linge et à la lingerie, avec toutes les variations et crises qui se font sentir d'un bout à l'autre de la chaîne ; — tantôt suivant la graduation du travail, de plus en plus compliqué, divisé, abstrait, spiritualisé, du muscle à l'outil simple, à la machine-outil, à la commande des machines, à la direction, à la pensée inventrice, de manière à comprendre le sens social de la fatigue et le sens social du repos ; — tantôt suivant la psychologie du travail : invention, effort, répétition, continuité, endurcissement, abrutissement...

Ces *Consultations* sont projetées en vue d'inculquer aux élèves certaines notions élémentaires de Technologie et d'Économie ; — mais davantage pour les bien pénétrer de la solidarité de fait qui est une suite de la division du travail,

et pour éveiller chez eux le « sentiment de la dette » envers les travailleurs manuels, avant-garde chargée, au nom de l'Humanité, de rompre le premier choc de la Nécessité; — et davantage encore, afin que les jeunes gens acquièrent pour toujours le sens tragique de la Nécessité elle-même et de la lutte contre elle de l'ingéniosité humaine, assaillie sans cesse de problèmes pratiques et tirant de soi, dans des conditions changeantes d'un jour à l'autre, des expédients, des découvertes, qui défont et refont chaque jour l'équilibre de l'homme avec le monde et des hommes entre eux.

16. Pour la deuxième année: la *vie intellectuelle*.

On marquera le passage de l'année précédente à celle-ci, le passage de la manufacture au laboratoire de recherches, et du laboratoire à la spéculation pure.

Abordant alors la « vie intellectuelle » telle qu'elle est organisée et fonctionne dans les sociétés européennes occidentales aujourd'hui, on ne se contentera pas d'en inventorier l'outillage, imprimeries, librairies, laboratoires, bibliothèques et dépôts d'archives, répertoires, musées, compagnies savantes en correspondance par



toute la terre, écoles de toutes spécialités; mais on considèrera cette vie elle-même, comme diffusée en tous, de sorte que chacun, qu'il le sente ou non, y est participant. On découvrira peu à peu que le lieu véritable de la civilisation, c'est la pensée de l'homme. Au moyen de l'histoire des sciences (par exemple de la médecine), on fera voir et mesurer l'efficacité sociale de l'idée exacte et, en regard, le ravage social de l'illusion et de l'erreur. On retrouvera du reste en chacun de nous, on essaiera d'analyser la naturelle indiscipline d'esprit dont celles-ci procèdent et qui n'est surmontée que par un travail patient et collectif. Il y va de la civilisation, du salut, que cet effort soit soutenu sans défaillance. Ainsi apparaîtra-t-il que la *vérification* est, au sens profond, un service public. En faisant voir de près, sur deux ou trois exemples, comment aujourd'hui on procède à la *vérification* dans les diverses sciences, on remarquera quelles en sont les règles, et que ces règles, bien que systématisées depuis peu, sont immémoriales, universelles et simples, car ce n'est que le commun bon sens qui s'est affiné par l'expérience réfléchie de ses fautes.

Ainsi les jeunes gens acquerront peut-être (si

l'on n'échoue pas) le sens grand et tragique de la lutte de la raison humaine contre les pièges que la nature lui tend, et particulièrement à l'heure actuelle, où l'*irraison*, constamment suggérée par la passion et l'inertie, revêt de plus séduisantes couleurs. Ils apercevront l'indécision présente du plus grand nombre des esprits, avec tout ce qu'elle tient en suspens, et l'urgence de demeurer fermes dans la raison.

17. Pour la troisième année : la *vie spirituelle*.

Sous ce titre, on réunit *l'art et la religion*, et aussi *la philosophie*, en tant qu'art et religion. C'est ici le domaine de l'émotion et de la foi. On y entre naturellement au sortir du sujet étudié l'année précédente.

On ne s'arrêtera pas non plus, cette année-ci, aux seules institutions : les *Consultations* ne seront pas simplement des visites d'ateliers, de musées, d'églises, de temples ou de synagogues. Bien plutôt on s'efforcera de saisir les besoins spirituels qui cherchent à se satisfaire par de tels moyens ; de les saisir dans la conscience, puis d'apercevoir comment ils se retrouvent en toute Société, car il n'est, au fond, de société humaine que spirituelle. Ainsi l'art que l'on

essaiera de comprendre, ce n'est pas l'art fabricant de superfluités ; c'est l'art introducteur à la nature, l'art révélateur de joies secrètes et pourtant accessibles toujours ; l'art où tous communient. La religion que l'on veut considérer n'est pas seulement celle d'autrefois, devenue institution et coutume, diversifiée en confessions rivales ; c'est la religion d'où les Églises tirent leur pouvoir actuel ; cette religion n'est pas tombée du ciel à l'origine, n'a pas été suggérée par un génie du mal, elle sort naturellement d'une angoisse de l'homme, qui n'a pas cessé. *

Les personnes à consulter ici, ce sont celles qui ont une foi. Un artisan introduit dans son travail une religion et, dès lors, se révèle artiste ; un incrédule se convertit et, tout de suite, a la persuasion d'être sauvé : ceci est à observer de près, ne serait-ce qu'afin de se rendre plus intelligent et de s'éviter une injustice. On montrera par des observations quotidiennes la crédulité toujours vivace, les méthodes de la propagande, les procédés nouveaux de culture du fanatisme. On se représentera, avec sympathie, la difficulté qu'éprouve le croyant notre contemporain pour accorder en soi deux cons-

ciences, l'une traditionnelle, l'autre actuelle, dont l'écart grandit ; on se fera une idée des solutions qui lui sont offertes ; on s'y intéressera.

Mais d'autres problèmes sont soulevés par la cohabitation, dans un même peuple, de fidèles et d'infidèles, égaux en droit : problème du rapport de la société des âmes, devenue société politique, à la société proprement politique ; problèmes relatifs à l'éducation, à la moralité, lorsqu'on cherche à retenir l'acquis de vertu amassé par une religion dont la prétention à l'absolu n'est plus concevable. Enfin, on posera avec une entière bonne foi le problème suprême : est-il possible de retrouver, d'accroître encore cet acquis de vertu, et d'instituer, pour soi et pour tous, une vie spirituelle, en s'en tenant honnêtement à ce qu'on sait de façon positive ?

Ces *Consultations* seront poursuivies dans l'esprit avoué de l'École, avec la véracité forte et sereine qui est sans doute, pour comprendre la religion, la disposition la plus religieuse.

18. Pour la quatrième année ; la *vie juridique et politique*.

Cette année-là, avant que les élèves ne quit-

tent l'École, on les plonge dans le tumulte de la cité, où il leur faudra se conduire. On tâche de les y aguerrir. Mais surtout on veut qu'ils sachent bannir de la politique l'abstraction, la rhétorique, vice et péril des démocraties. Le bénéfice des trois années précédentes sera visible à l'habitude qu'ils auront prise de substituer toujours aux termes conventionnels, dont abusent les partis, les choses complexes et vivantes qu'on y enveloppe. Il faudra leur apprendre encore à déchiffrer, au travers des incidents que les journaux rapportent, le mouvement puissant et tâtonnant de cette Société vivante où ils seront perdus s'ils ne la comprennent. Qu'ils l'aperçoivent avec son propre visage de nation, qu'ils aperçoivent la France telle quelle, avec ses tares, ses plaies, et avec sa vigueur. Qu'ils conçoivent la destination que son histoire lui fait parmi les peuples, afin de pouvoir s'y associer en pleine netteté de conscience. Qu'ils évaluent ce qui pèse sur elle, du dehors et du dedans, et la condamne à un développement gêné.

Il leur sera nécessaire à tous de savoir concrètement ce que c'est que la guerre et particulièrement la bataille ; ce que c'est qu'une révolution et particulièrement une journée révo-

lutionnaire violente ; ce que c'est qu'une action politique concertée, et de comprendre que celle-ci, se mouvant toujours dans le relatif et l'excessif, a besoin du conflit avec l'adversaire pour s'équilibrer.

Les membres de l'École iront donc, guidés par un officier sur le terrain même, se rendre compte de tous les moments d'une bataille. Ils iront reconnaître telle région que le souvenir et la prévision de la guerre ont marquée d'une empreinte singulière ; ils en retiendront toute la physionomie. Tous devront avoir passé au moins quelques jours en pays annexé. On leur fera ensuite revivre sur place, heure par heure, une journée de *révolution*, en les exerçant d'ailleurs à la critique des témoignages, comme on en a fait des critiques minutieuses pour le Quatorze-Juillet, pour le Dix-Août, de sorte que la poussée d'une révolution leur devienne une chose sue et vue. Fixant enfin le regard sur un *parti politique*, on conviera quelqu'un de son personnel même à le décrire en détail : origines, doctrine, organisation, personnel, action, de manière qu'on dégage bien son importance dans le balancement des forces et la concurrence des idées. Et s'il y a place pour un groupement

nouveau, qui ne soit plus celui des partis, on cherchera comment le concevoir pour qu'il laissât plus de jeu à la liberté.

Mais la vie politique n'est émouvante et ne s'empare d'un cœur généreux, ou plutôt elle ne prend un sens, que quand on y a démêlé un effort vers la justice. Si la Société politique est en travail de quelque chose, ce ne peut être que du droit. Le progrès de la conscience juridique est « le progrès » par excellence, et à son échelle celui-ci se peut mesurer. C'est à quoi, en quatrième année d'École, les élèves s'appliqueront avec une inquiétude virile, avec un intègre jugement. A l'occasion de quelque « affaire » que ce soit, on leur fera sentir que les intérêts privés et les intérêts publics se prolongent les uns dans les autres. S'il est vrai que « le droit est un travail incessant, non seulement du pouvoir public, mais du peuple entier », on leur démontrera sans peine que ce travail n'est pas confiné à tel ou tel domaine. Cette lutte ne souffre pas de neutres. Étant reconnu que chacun, dès sa naissance, s'y trouve engagé, nos élèves seront prédisposés à s'y enrôler volontairement. Leur jeunesse sera, par la compréhension concrète, mûrie pour le service.

Voilà le plan des quatre années de *Consultations actuelles*. Assurément elles se compénétrant, et l'on ne renverra point à l'année suivante telle remarque commandée par l'occasion. L'attache, l'abandon au réel prime tous les programmes.

Que seront les « recherches historiques et critiques » et comment les fera-t-on ?

19. Le « réel », l'« actuel », voilà donc la préoccupation constante et l'objet des *Consultations*. Si l'École était réduite à cela, on dirait que c'est simplement une École plus *moderne* que les autres. Certes, elle serait originale déjà, d'une originalité conforme à notre intention de raccorder autant que possible ce qui est disjoint, puisque ces études proposées aux adolescents rejoignent la vie générale qui va les prendre. Mais l'École ainsi limitée à l'actuel serait-elle une École « de culture » ? Un vieil humaniste épelant avec ses élèves de lycée un épisode inactuel de *Illiade* et leur en faisant sentir le naturel incomparable ne conserverait-il pas encore son avance ?

En effet, dénué du *sens historique et poétique*,

manquant tout à fait du *sens de l'antiquité*, un esprit n'est point cultivé. Le physicien, le médecin, l'homme d'affaires ne s'en passent pas impunément. C'est ce qui a fait introduire dans le plan de notre école les *Recherches historiques et critiques* comme une pièce indispensable. Développer le sens historique, le sens de l'antiquité, telle est précisément la visée de cet exercice. Le justifier, ce sera du même coup définir le caractère qu'on veut lui donner.

Ouvrant les yeux sur l'humanité actuelle, seul l'homme pourvu de critique et trempé dans l'histoire aperçoit ce que Pascal appelle « la raison des effets ». Devant tel préjugé déraisonnable, devant telle superstition oïseuse, deux attitudes sont possibles au spectateur non cultivé, superficiel : ou rejeter avec mépris, ou subir, l'un e l'autre sans comprendre. Mais l'observateur initié à l'histoire sait qu'il n'y a pas, dans une société humaine, d'effets sans raison. Ainsi, au travers de ce qui semble un accident incompréhensible, il démêle qu'il a fallu, anciennement, que les choses fussent de telle sorte que cette bizarrerie vaine dût s'ensuivre. Il l'a fallu, sous la pression de nécessités qui ne sont plus visibles, mais que nous pour-

rions retrouver en fouillant le passé. Ce sentiment, à propos de chaque objet que la société nous offre, que si l'on en savait l'origine on en apercevrait le sens et la nécessité, paraît bien être le *sens historique* même. Et comme d'ailleurs la beauté d'un objet n'est pas autre chose que la manifestation en cet objet de sa nécessité, l'observateur formé par l'histoire est enclin à trouver belles ces survivances que les uns révèrent, les autres bafouent : il en jouit poétiquement à l'instant même où par sa critique il s'en libère.

C'est pourquoi nous exercerons nos élèves à reconnaître, dans ce qui se présente à leur regard, autour d'eux ou en eux-mêmes, l'apport des générations successives, et au-delà, un vieux fond élémentaire qui persiste. Par ce traitement, non seulement on les guérit de l'illusion d'habiter un absolu, mais encore on les enrichit de tout le passé, on les réintègre dans l'humanité. Ils commenceront d'être cultivés dès qu'ils sauront se retrouver, avec leur spontanéité propre, dans toutes ces formes de civilisation usées et creuses que l'inculte subit en étranger et en esclave ; dès que pour eux ces formes se seront remises à vivre. Mais ceci est

difficile. On parle de « droits » et de « devoirs », de « liberté », de « servitude », de « propriété », d'« égalité », d'« honneur », etc. : ce ne sont que de vieux termes abstraits où le cœur n'est plus intéressé. Comment frayer la communication entre une conscience neuve et une civilisation vieille? On n'en voit pas d'autre moyen que de recourir au canal de la plus fraîche antiquité, celle des plus anciens poètes, historiens, philosophes, celle des inscriptions, celle des lois. Ce recours aux anciens, *récréation* véritable, ne doit pas demeurer le luxe d'une bourgeoisie aisée. Dans ces maîtres de simplicité, tous communient sans effort. Les pensées que des siècles ont diversifiées se donnent rendez-vous autour de la source. Nos institutions encore debout, nos usages, nos préjugés, nos principes, nos façons de sentir, quand nous les contemplons dans les plus vieux textes à l'état d'enfance, brut et naïf, avec cette profondeur de pensée antique trop simple pour être exprimée en termes modernes, nous les reconnaissons pour nôtres : tout ce qui en est sorti nous devient proche et familier. Amos ou Isaïe, Hésiode ou Eschyle, les XII Tables ou Caton nous réintroduisent chez nous.

Voilà ce qui justifie les *Recherches historiques* auxquelles on exercera chaque semaine les membres de l'École. Il faut s'en souvenir pour les mener droit au but.

20. Ordonnées pour aller du même pas que les *consultations actuelles*, ces *recherches rétrospectives* se distribuent aussi en quatre années :

1^{re} année : I. *Origine et fondement de nos idées sur le Travail.*

— II. *Histoire de la Fraternité.*

2^e année tout entière : *Histoire de la Raison.*

3^e année : I. *Histoire de la Piété.*

— II. *Histoire de l'Honneur.*

4^e année : I. *Histoire du Patriotisme.*

— II. *Histoire de la Justice.*

Toutefois ce titre d'*Histoire* ne doit pas faire attendre un cours ou un récit. Ce seront plutôt des Anthologies où les textes les plus forts présentés nus, mais traduits avec soin, provoqueront à la réflexion par leur simple rapprochement. Les quatre antiquités nourrices de la conscience des Français modernes seront mises à contribution : la grecque, la romaine, la judéo-chrétienne, l'antiquité française du xi^e au xvi^e siècles, qui nous sont toutes quatre *anté-*

rieures et intérieures. Il n'est pas un jeune Français de 1914, si rétrécie que soit sa vie, qui n'ait un droit personnel sur ce patrimoine et qui ne gagne à s'en saisir. Des prophètes juifs lus lentement, il réapprendra l'aspiration désespérée à la justice ; le Livre de Job renouvellera, avec l'angoisse primitive, l'énigme du malheur immérité, qu'Eschyle débat en théologien ; le XXIV^e livre de *l'Illiade* dessinera en traits vifs l'idée de la fraternité des hommes en proie au destin ; tous les anciens concourront à nous découvrir les origines du respect des morts et des tombeaux, les origines de chaque rite funéraire ; les Romains nous rappelleront comment le passé pèse sur le présent et ce qu'est une tradition, et la subordination des individus à la communauté ; ils solidifieront pour nous les termes demi-dissous de *paternité* et *maternité*, de *serment*, de *contrat*, de *possession* et *propriété*, de *patrie*, de *république*... Plus que les autres peuples, les anciens Grecs et les Français, de Xénophane et de Parménide à Thucydide, Platon, Aristote, des juriconsultes du xvi^e siècle à ceux du xix^e, de Montaigne, de Descartes, des Port-Royalistes, de Malebranche, de Bayle à Sainte-Beuve, à Claude Bernard, à Fustel de

Coulanges, à Gaston Paris, à Henri Poincaré, jalonnent les progrès lents de la raison. Il n'importera de retenir des noms propres d'auteurs ; faire des érudits n'est pas à propos ; il ne s'agit que de recueillir, en leur beauté première et la plus frappante « les paroles qui sont restées ».

21. Ces *recherches historiques et critiques* seront des recherches en effet. Les élèves eux-mêmes en poseront les données. Chaque semaine ils seront provoqués à recueillir, sur tel objet qu'amène le plan d'études, tout ce qu'ils pourront recueillir de faits, de jugements, et très souvent la *consultation actuelle* les aura fournis. La semaine suivante, les ayant classés de manière à ne retenir que l'essentiel, on en commencera l'analyse étymologique, sous la conduite d'un chercheur suffisamment instruit et exercé, en remontant de la donnée confuse à la formule la plus lumineuse, qui très souvent se trouvera être aussi la plus reculée, la première. Celle-ci une fois trouvée, on y concentrera son attention jusqu'à ce qu'on ait découvert, à la fois dans la conscience de l'homme antique, avec relief, et dans celle plus obliérée des modernes, le germe naturel dont est sorti le

sentiment, la croyance, l'idée, la coutume, l'institution. Alors l'élève en aura conquis le sens ; la trop vieille Société où il lui faut vivre aura pour lui retrouvé son visage de jeunesse. Il n'est pas de bénéfice plus humain de la *culture historique*.

Un ou deux exemples feront mieux saisir l'intention. Sur le sujet du « Travail », les élèves auront ramassé, à l'atelier des machines, à la classe de mécanique, de physiologie, au catéchisme paroissial, dans le meeting ouvrier, dans le journal économiste, dans la rue, les idées éparses et emmêlées de Travail-effort, de Travail-châtiment, de Travail-lutte, de Travail-fonction, de Travail-entretien, de Travail-production, de Travail-marchandise... Chacun de ces concepts sera déblayé jusqu'à la racine ; qu'on retourne aux propres paroles d'Hésiode, de la Genèse, ou au-delà ; qu'on s'adresse aux fondateurs de la mécanique, aux premiers physiologistes, aux premiers économistes, etc., la simplification avec la netteté sera enfin obtenue. Sur le sujet de la Justice, chaos d'idées, l'analyse ramènera au jour divers éléments : force positive, besoin de stabilité, peur religieuse, amour de l'équilibre, sympathie hu-

maine, revendication de la dignité ; ces principes se substituent insensiblement l'un à l'autre, et leurs réactions déterminent peut-être les courants et contre-courants de l'histoire du droit. Il faut que chaque concept soit poussé à bout, et l'antiquité, là encore, du prophétisme d'Israël à la sagesse grecque, du droit romain à la coutume française, l'antiquité seule apportera aux modernes le contentement de la compréhension.

Rassemblés exprès pour l'École dans des *Cahiers* portatifs, ces beaux textes doivent demeurer trésor commun d'expérience authentique et de réflexion.

*Que seront les « conversations-promenades »
et que feront les Conducteurs d'études ?*

22. Cependant ni consultations actuelles ni enquêtes rétrospectives ne constitueraient encore une École « de culture », s'il ne s'y ajoutait, pour les relier et pour rassembler les élèves, un compagnonnage, un esprit. En effet, le *Cercle inter scolaire* veut être un acheminement à quelque chose qui soit solide. C'est pourquoi chaque semaine nous réservons une grande place à un

exercice tout à fait libre et sans nul programme, destiné à préparer cette cohésion. L'efficacité des grandes Écoles qu'on se rappelle tenait surtout à ce qu'on y vivait ensemble familièrement, dans un cercle où nul n'était admis qu'après épreuve, où chaque esprit rayonnait de près sur tous les autres, et tous les autres sur lui. Afin de reproduire dans notre École quelque chose de semblable, il a paru bon d'engager les élèves à se réunir, par groupes de quinze compagnons confiés à un *Conducteur d'études*, ou de quinze compagnes confiées à une *Conductrice d'études*, qu'il s'agisse d'une visite à faire ensemble, d'un jeu de force ou d'adresse, d'une séance de poésie ou de musique, suivant leur choix, mais plutôt d'une promenade avec conversation, ou d'une discussion dont les *consultations* ou les *recherches* auront donné le thème; le principal est qu'ils déploient leur spontanéité. Le travail qui se fera dans ces réunions, inconsciemment, délassera de celui de la semaine. Mais il le distillera et le socialisera, sans qu'on le remarque. Au vu de certains lieux ou de certains objets, au toucher des autres esprits, chaque esprit donnera sa note. Plus les jeunes gens seront de formations

diverses, plus ce contact sera instructif, s'ils vont quand même jusqu'aux expériences communes.

En même temps, ils se donneront à connaître. Les *Conducteurs d'études* pourront mesurer leur vigueur d'esprit, apprécier leurs aptitudes ; il se peut que soudain ils leur révèlent leur vocation. Ainsi sur chaque élève, à la fin de chaque *quartier*, une *fiche personnelle* sera faite comportant des observations physiologiques, dynamométriques, psychologiques, précises : cette fiche sera communiquée ouvertement à l'élève lui-même, et discutée avec lui, puis transmise à sa famille.

23. Les *Conducteurs d'études* qui ont cette charge sont les ouvriers essentiels de l'œuvre commune. Avec la Direction, ils composent toute l'armature permanente de l'École. La réussite de celle-ci dépend pour la plus grande part de ce qu'ils seront : on ne l'ignore pas. Assez proches des élèves par la jeunesse, ils ont pourtant ascendant sur eux par le caractère et par une pensée mieux centrée. Ils ont une certaine expérience pédagogique, bien qu'ils ne soient pas nécessairement professeurs de carrière ; leur valeur d'homme est ce qui les a

désignés. Dans leurs fonctions délicates, ils n'ont pas à faire preuve d'une compétence spéciale, car l'essentiel pour former des hommes cultivés ou des « honnêtes gens » est d'être soi-même « honnête homme », un esprit vif et bien fait, qui a dépassé le pédantisme et qui sent modestement ce qu'il ignore. Mais une condition indispensable pour être *Conducteur d'études* à notre École est que l'on ait compris dans son principe et dans ses fins l'œuvre à laquelle on s'associe, œuvre qui n'a pas d'antécédent et qui, à chaque moment, doit se créer ses voies, qu'on veuille la servir et que l'on consente pour elle à effacer son amour-propre. Nous avons la confiance d'avoir trouvé plusieurs collaborateurs semblables, et l'espoir de découvrir ceux qui manquent encore.

Ils conduiront leur même compagnie pendant les trente-six semaines d'une année, réserve faite des mutations reconnues opportunes. Chacun aura de douze à quinze jeunes gens sous sa conduite; ils pourront les connaître avec exactitude et assumer la responsabilité de les juger. Au commencement de chaque semaine, ils se réuniront avec le Directeur d'Études, se communiqueront leur sentiment sur les élèves et

fixeront en commun l'objet, la succession, les proportions et le rythme du travail pour la semaine suivante. A la conclusion de chaque *quartier*, ils arrêteront en commun la promotion des élèves (mais sans classement) pour le quartier suivant.

A combien se monteront les frais d'études ?

24. Les frais d'études, au Cercle inter-scolaire, sont normalement de **quarante francs** pour un *quartier* de neuf semaines. Cela doit s'entendre de la participation aux sept heures d'exercices de chaque semaine. D'autre part, une ou deux excursions à distance sont prévues pour chaque quartier, et dans ces excursions chacun paiera, outre sa dépense particulière, sa quote-part des frais généraux, comme il est juste.

Toute personne qui souhaite des conditions exceptionnelles devra s'adresser à la Direction administrative. Celle-ci examinera la demande en se réglant sur les intérêts plus qu'individuels que l'École entend servir. Il n'y a point de faveur. Les exemptions reconnues équitables seront accordées par la Direction, qui garde le secret.

Ainsi les *frais d'études*, pour un an, seraient normalement de **cent soixante francs** par élève, à quoi s'ajouteraient les *frais d'excursion*, que l'on peut évaluer à **cent quarante francs** au maximum pour toute l'année. D'après cela on peut calculer à quelles conditions on procurera, sous forme de *bourse*, à tel jeune homme (ou jeune fille) qui en paraît digne, l'avantage d'être formé à l'École.

Comment l'École se combine avec le service militaire prolongé, et de l'utilisation de celui-ci comme noviciat civique.

25. Nous l'avons reconnu : le principal obstacle au succès d'une *École de commune culture*, en France, aujourd'hui, est l'embauchage en masse de la jeunesse, à part les oisifs, bref de toute la jeunesse qui compte, dans des techniques dévorantes, dès que la scolarité finit, à treize ans pour les ouvriers, à dix-huit ans pour les bourgeois. Où placer cette halte et ce recul du métier qu'il faudrait pour s'apercevoir soi-même et pour s'apprendre à faire en homme ce qui est à faire ? Ce court arrêt de la machine que conseillait, fortement et vainement, l'inté-

rêt général, il est arrivé que l'intérêt général encore, mais plus immédiat, plus brutal, y contraint tous les Français. Étant accepté qu'on sera interrompu trois ans dans sa carrière, pour cause de service public, il ne reste qu'à employer cet intervalle le plus intelligemment qu'on pourra.

Cependant l'occupation du soldat, à la prendre numériquement, est la plus mécanique qui soit, et l'atrophie de toute initiative. D'où il est à craindre que, ce répit de la mécanisation égoïste faisant place à une autre mécanisation, la Société ne se paralyse un peu davantage, si l'on ne saisit le joint avec décision. Il faut utiliser le temps où l'individu est au service de la communauté pour lui faire regarder ce qu'il sert. Il faut élargir sa vue dans la mesure où s'élargissent les fins de son activité. Ayant une fois découvert celles-ci, et que, si petit soit-il, cependant il fait partie de quelque chose de grand, il acquiert une fierté : comme l'esprit de famille a été dépassé par l'esprit de corps et de métier, celui-ci est dépassé à son tour par l'esprit civique ; une perspective se découvre, que le jeune homme n'oubliera plus, même rentré dans la cellule de son métier,

dans la servitude de ses intérêts privés. Ainsi ces années où il paraissait le plus tenu deviennent celles où il a été le plus libre.

C'est pourquoi, l'instruction militaire étant une fois acquise, et lorsque le soldat est pour le surplus du temps exigé, moins en apprentissage et en activité qu'en faction, une *École de commune culture* doit lui être ouverte en complément de la caserne, ou plutôt du camp d'instruction.

Cela sera compris sans doute et, d'accord avec les autorités militaires, on trouvera, dans l'emploi de la semaine, à Paris, les sept heures que notre Cercle demande. Il reste que les parents, à leur tour, comprennent et consentent. L'École aussi s'adaptera aux commodités du service, dans la persuasion que des circonstances dures, et pourtant favorables, lui ont frayé cette voie.

Comment l'École se complètera ?

26. Au delà du *Cercle inter-scolaire*, qui doit s'organiser année après année, de manière à être complet en quatre ans, on envisage, pour un avenir prochain, l'établissement de plusieurs

Sections professionnelles, ouvertes aux jeunes gens qui préfèrent tenir de notre seule École leur instruction technique en même temps que leur culture. La fédération de ces *Sections professionnelles*, groupées autour du *Cercle*, constituera, avec le Cercle même, toute l'*École de commune culture*.

Trois Sections sont projetées déjà :

Une Section A : *Hautes études d'histoire et de lettres* ;

Une Section B : *Intelligence et pratique des affaires* ;

Une Section C : *Ouvriers d'art...*

D'autres pourront suivre, selon le besoin.

Le rapprochement de ces Sections très diverses, harmonisées par une culture commune, sous une seule Direction, sera en soi-même propre à *socialiser* l'esprit des jeunes gens. D'ailleurs, selon l'évaluation de quelques personnes d'expérience qui s'occupent déjà d'organiser les premières Sections, il sera possible, par une meilleure économie de l'effort et par l'entrain d'un personnel très cohérent, de gagner à peu près un an sur la durée de chaque apprentissage. Ainsi l'intérêt, au sens le plus positif, se trouvera d'accord.

Règles de l'École.

27. Cependant, dès le moment où l'École se fonde et sans attendre qu'elle soit organisée, par degrés, sur le plan qu'on a vu, avant qu'École complète, elle puisse s'ouvrir, à proximité de Paris, dans quelque retraite aérée, il convient de dire quelles *Règles* y seront pratiquées. Cela permet d'en saisir l'esprit original et de reconnaître, dès le premier pas, dans quelle voie on est entré.

Règles de l'École quant à la méthode de l'enseignement.

I. Il n'y a pas à l'École une méthode d'enseignement qui soit fixée ; mais on la cherche, ou plutôt on l'essaye et on la rectifie sans cesse. Ainsi l'École est à elle-même son séminaire et son laboratoire de maîtres, son *École normale*.

II. On se dirige par cette maxime, qu'il ne faut pas « se servir de la raison comme d'un instrument pour acquérir les sciences », mais « au contraire des sciences comme d'un instrument pour perfectionner la raison, la justesse de l'esprit étant infiniment plus considérable

que toutes les connaissances spéculatives ». (*Logique de Port-Royal ; Premier Discours*).

III. On se souvient qu'au lieu de disperser l'esprit sur une multiplicité d'objets, il s'agit toujours de le ramener à la simplicité, de le faire se retrouver lui-même. On rejette toute prétention à une connaissance encyclopédique des choses.

IV. On ne fait pas se succéder immédiatement, sans liaison, diverses « matières d'enseignement », comme on les nomme ailleurs. Ces « matières », ce ne sont **que** des points de vue d'où l'esprit regarde les choses. A les changer brusquement, la pensée se rompt, n'acquiert ni habitude ni forme.

V. On ne souffre chez personne, ni maîtres, ni élèves, l'habitude des notions vagues et invérifiées ; on s'exerce à n'en tolérer en soi, pas un moment, aucune de cette sorte. On s'apprend donc à dire souvent : *je ne suis pas sûr*, et *je ne sais pas*, mais aussi à vouloir être sûr, à vouloir savoir.

VI. Aucun livre de deuxième main, sans style et sans originalité, aucun de ceux qu'on désigne mal du beau nom de *manuels*, n'est souffert à l'École. On remonte toujours aux sources.

VII. Aucune notion, aucune idée, n'est présentée isolément. Les rapports, les répercussions, les prolongements et rattachements doivent toujours être cherchés et montrés. Cela seulement nourrit l'intelligence.

VIII. On se garde du dogmatisme. Il n'y a que le moins possible de leçons magistrales. Il n'y en a point. L'enseignement se propose sous forme de problèmes, toute latitude étant laissée à l'élève pour y essayer d'abord son inventivité propre. Il doit apprendre à s'étonner et à s'interroger. Les problèmes doivent être posés sérieusement et non par artifice pédagogique, en termes nets et pressants, de sorte qu'on ne se repose pas avant d'avoir vu et su.

IX. De tout ce dont on n'a aucune expérience, directe ou indirecte, on se défend de parler. Il faut, par une critique inexorable, éliminer le oui-dire, l'abus des mots. Les élèves doivent être invités souvent, au lieu de parler, à dessiner ce qu'on leur dit et surtout ce qu'ils disent, et à le faire voir en silence.

X. Tout ce qui regarde l'enseignement est, à l'École, délibéré et résolu en commun par les collaborateurs, fréquemment rassemblés, de manière que l'harmonie nécessaire de tous les

exercices ne soit jamais perdue de vue, et que la cohésion vivante de l'École soit sauvegardée.

Règles de l'École quant à la discipline de vie.

I. On ne prétend pas imposer à des jeunes gens qu'on élève d'autres règles de vie que celles qu'on s'est données, ni une vérité autre que celle dont on vit soi-même. Si on n'était pas fixé pour son compte, on s'interdirait de vouloir amener à soi les autres.

II. L'École doit non seulement exister, mais vivre, et elle ne le peut que si la Société d'amis qui l'a fondée continue de lui infuser sa vie.

III. Cette Société d'amis n'a pas pour lien quelque intérêt de classe, et elle ne connaît ni pauvres ni riches ; elle n'a pas pour lien une confession de foi, et elle ne réclame l'acquiescement à aucun dogme ; elle n'a pas pour lien le patriotisme, quoiqu'elle pense contribuer à le fortifier, mais le patriotisme lui-même a besoin de règle et de juge. C'est une Société spirituelle réunie par la commune résolution de vivre selon la raison.

IV. Mais on se souvient que la vie raisonnable s'exprime aussi bien par des actes muets

et des mouvements du corps que par des pensées distinctes ; ainsi l'École forme non des contemplatifs, mais des actifs.

V. On fait à l'école un effort soutenu en vue de restreindre les besoins égoïstes. On met son élargissement et sa joie dans la pratique d'une vie qui ne soit pas inaccessible aux pauvres, et qui pourtant est élégante et riche véritablement. La gaité de l'esprit doit transparaître dans chaque exercice comme elle se déploie dans les jeux.

VI. L'entraînement du corps, en vue de le fortifier, de l'assouplir et de l'endurcir, est pratiqué à l'École, non comme un sport de luxe, parodie du travail, mais comme une aide à l'affranchissement de l'esprit, une préparation au service utile et un moyen de s'entretenir jeune.

VII. On veut inculquer aux élèves le courage d'affronter le danger tranquillement, comme celui de soutenir la douleur inévitable et de la transformer en force, mais on s'abstient de rechercher les choses pénibles par une superstition de vertu.

VIII. — L'École est un essai de Société juste. La justice est enseignée, sans leçons, dans les

rapports de toutes les personnes vivant à l'École, y compris les collaborateurs communément appelés « personnes de service », titre d'honneur que tous doivent briguer, car le service n'est pas unilatéral, mais réciproque.

IX. Tous les enseignements, étant assujettis à une même scrupuleuse probité, doivent initier les élèves aux conditions intellectuelles de la justice, et en donner le pli à la pensée même.

X. A propos de tout et en tout, sans faire de la morale une matière spéciale d'enseignement, sans système et sans artifice, on s'applique à ramener la pensée des élèves, constamment, de ce qui la disperse à ce qui la concentre ; à ramener leurs désirs, constamment, de ce qui oppose les hommes à ce qui les unit.



On donne rendez-vous, pour déterminer le départ et faire connaître le plan détaillé de la première année, dans la salle de l'Union pour la vérité, 21, rue Visconti, Paris (vi^e), le dimanche 30 novembre 1913, à dix heures du matin.

Toute communication relative à l'École doit être envoyée à cette même adresse :

les communications relatives aux études, aux Conducteurs d'études et à l'inscription des élèves, pour laquelle un registre est d'ores et déjà ouvert, au nom de M. Paul DESJARDINS, co-directeur pour les études ; les communications relatives à l'organisation matérielle, et les contributions ou libéralités, qui seront les bienvenues, même les moindres, au nom de M. Georges RAVERAT, co-directeur pour l'administration.

IMPRIMERIE NOUVELLE L'AVENIR

==== Association Ouvrière ====

4, Rue du Pont-Cizeau et Rue du Rivage,

==== NEVERS ====

==== Téléphone 3-31 ====

